

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

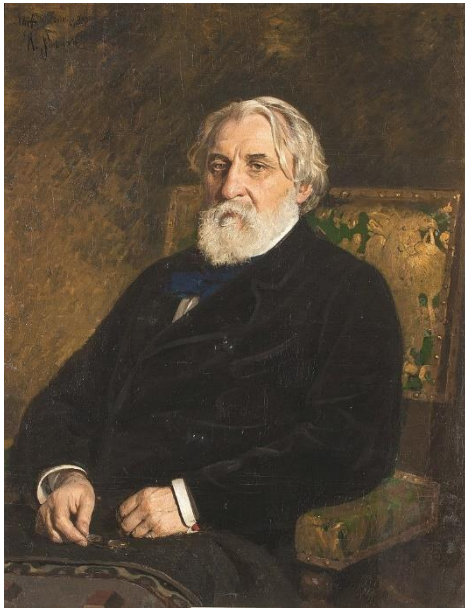
LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 37

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

MARS 2019 ISSN 2431-1979

РУССКАЯ ЛИТЕРАТУРА LITTÉRATURE RUSSE

Ivan Tourgueniev ou le bonheur de lire...russe



Иван Сергеевич Тургенев

Ivan S. Tourgueniev

I. Répine (1874) – Galerie Tretiakov (Moscou)

L'écrivaine sino-américaine Yiyun Li raconte dans *Dear Friend, from My Life I Write to You in Your Life* comment, collégienne à Beijing, elle découvrit l'œuvre d'Ivan Tourgueniev : « Je me demande encore qui avait acheté pour la bibliothèque ce mince ouvrage d'apparence austère – les *Poèmes en prose* d'Ivan Tourgueniev. Aucun autre livre ne lui arrivait à la cheville, et il était si rarement demandé que, enfreignant le règlement, je le réempruntais chaque semaine. De Tourgueniev, je ne savais rien, sinon qu'il était russe.¹ » Je me souviens de ma première lecture de Tourgueniev dans des circonstances analogues, fuyant une cour de récréation trop agitée, trop bruyante, réfugié au bas d'un escalier d'un collège de Rouen.

LIRE LA SUITE PAGE 2

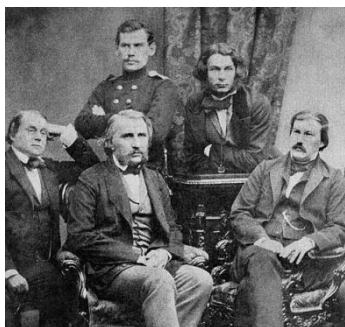
Quand Prosper Mérimée traduisait Ivan Tourgueniev

LIRE PAGE 3

Boris Pasternak et Marina Tsvetaeva

LIRE PAGE 4

Ivan Tourgeniev ou le bonheur de lire...russe



Ivan Tourgeniev en 1856. Parmi les écrivains russes figurant sur cette photo on reconnaît en haut à gauche Léon Tolstoï (1828-1910)
Photo S. L. Levitsky (1819-1898)

Contrairement à Yiyun Li, Tourgeniev ne m'était pas inconnu quand je l'abordai pour la première fois. De lui je savais qu'il avait habité Bougival. Et j'avais eu l'occasion quelque temps plus tôt au cours d'une promenade dominicale le long de la Seine – ma famille habitait alors Le Pecq – d'apercevoir le chalet où il mourut. Avec Tourgeniev le monde russe s'est ouvert à moi, son histoire, sa littérature, sa langue que, mal apprise, je ne pratique que fort médiocrement. Quoiqu'il en soit, comme Tourgeniev, « il m'est impossible de croire qu'une telle langue n'ait pas été donnée à un grand peuple !² » Je n'ai pas besoin de demander à Christian Mouze s'il partage cette opinion. La belle traduction qu'il donne à lire des *Poèmes en prose* en témoigne. Et qui n'a jamais lu une ligne de Tourgeniev trouvera dans leur lecture, « ultime interrogation d'une vie qui s'achève³ », l'occasion d'aller plus loin avec le plus européen des écrivains russes.

De ces *Poèmes en prose* si élégamment traduits par Christian Mouze je me contenterai de citer *Le Merle* : « Il chantait, il chantait à tue-tête, sûr de soi, ce merle noir ; il savait que bientôt, selon sa course, l'immuable soleil brillerait ; il n'y avait dans son chant rien qui fût de lui, rien qui lui appartint ; c'était ce même merle qui, il y a mille ans saluait le même soleil, et il le saluera encore dans mille ans, alors que ce qui restera de moi, peut-être, épa pillé dans les courants aériens par son chant, tourbillonnera, poussière invisible, autour de son corps vivant et sonore.⁴ » Je ne saurais dire ce qu'il restera de Tourgeniev dans mille ans, mais ce que je sais, c'est que ce magnifique prosateur éblouira longtemps encore les lecteurs de ses romans et de ses nouvelles. Quelle page choisir pour illustrer l'art de Tourgeniev ? Laissons-nous tout d'abord, comme Arcade dans *Pères et fils*, emplir les yeux du spectacle d'un printemps russe :

Tout, alentour, verdoyait d'un vert doré, tout palpitait et brillait, généreusement, suavement, au souffle tenu d'une brise tiède, tout : les arbres, les buissons et les herbes ; partout l'air ruisselait du chant sonore, interminable, des alouettes ; les vanneaux tantôt criaient en tournoyant au ras de l'herbe courte des prairies, tantôt, silencieux, couraient sur les mottes de terre ; le beau noir des corneilles se détachait sur le vert tendre des blés de printemps encore bas dans lesquels elles se promenaient ; dans les seigles d'un vert déjà touché de blanc elles disparaissaient, et seules leurs têtes émergeaient de temps en temps à la surface ondoyante et vaporeuse des champs déjà hauts.⁵

Peintre de la nature, Tourgeniev l'est aussi des villes. Le tableau qu'il a brossé de Venise dans *À la veille* est une pure merveille ignorée des touristes :

Qui n'a pas vu Venise en avril ne peut guère prétendre connaître tout le charme inexprimable de cette ville enchantée. [...] Ainsi que le fait le printemps, la beauté de Venise tout à la fois émeut et fait naître le désir ; elle embrase, elle excite le cœur encore novice, comme la promesse d'un bonheur tout proche, sans secret, et pourtant mystérieux. Tout en elle est clair, intelligible, et tout y est voilé d'une somnolence transparente qui évoque la quiétude amoureuse : tout en elle est silence et tout en elle est accueil ; tout y est féminin [...]. Palais, églises, s'y élèvent en masses légères et irréelles, comme le songe harmonieux d'un jeune dieu ; il y a une sorte de féerie, une étrangeté captivante dans l'éclat gris-vert et les reflets soyeux de la vague muette des canaux, dans la course silencieuse des gondoles...⁶

Les femmes ont trouvé en Tourgeniev un remarquable portraitiste. J'ai en tête le portrait de Mme Odintsov dans *Pères et fils* mais la description qu'il fait d'Irène dans *Fumée* me semble un plus bel exemple, surtout quand il en contemple les yeux :

Ses yeux étaient étonnants, véritablement étonnants, ils étaient d'un gris tirant sur le noir, avec des reflets verts, voilés, allongés comme ceux des divinités égyptiennes, avec des cils rayonnants et des sourcils à l'arc audacieux. Ces yeux avaient une expression étrange : ils semblaient regarder attentivement et rêveusement de très loin et d'une profondeur inconnue.⁷

Je ne me lasse pas de Tourgueniev.

1. Yiyun Li, *Cher ami, de ma vie je vous écris dans votre vie*, traduit de l'américain par Clément Baude, Belfond, 2018, p. 93-94. 2. Ivan Tourgueniev, *Poèmes en prose et autres poèmes inédits*, traduit du russe par Christian Mouze, Maurice Nadeau, 2018, p. 11. 3. *Ibid.*, p. 6. 4. *Ibid.*, p. 24. 5. Tourguéniev, *Romans et nouvelles*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1982, II, p. 535. Traduction par Françoise Flamant. 6. *Ibid.*, II, p. 439. Traduction par Françoise Flamant. 7. *Ibid.*, II, p. 840-841. Traduction par Édith Scherrer.



Tourgueniev et la « maisonnette dans les bois » de Ducray-Duminil

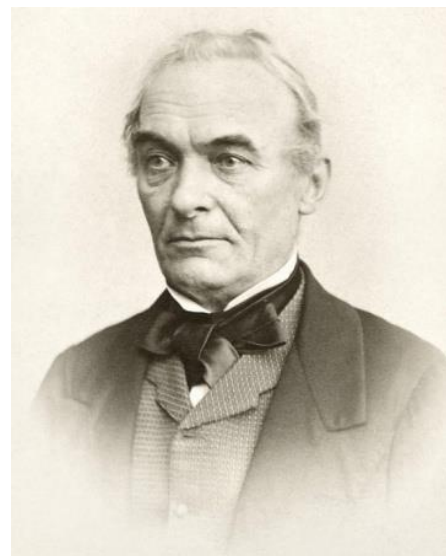
On savait Tourgueniev lecteur de Gustave Flaubert ou de George Sand – ils se connaissaient – mais de François Guillaume Ducray-Duminil ? Si aujourd'hui ce romancier français dont nous commémorons cette année le bicentenaire de la mort (29 octobre 1819) est oublié, il bénéficiait en Russie au milieu du XIX^e siècle d'un beau succès. Et Tourgueniev nous en donne une belle preuve en écrivant dans *Pères et fils* que la mère de Bazarov « n'avait pas lu un seul livre, sauf *Alexis ou la Maisonnette dans les bois* » !

Tourguéniev, *Romans et nouvelles*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1982, II, p. 649. Traduction par Françoise Flamant.

Quand Prosper Mérimée traduisait Ivan Tourgueniev

Si Prosper Mérimée trouva dans l'étude du russe un dérivatif à « toutes les misères du cœur qu'il est donné à un être humain de souffrir » – lettre du 25 décembre 1848 à Mme de Montijo – la motivation première de l'auteur de *Carmen* était la littérature russe. D'abord Pouchkine dont il publia en 1849 *La Dame de pique*, puis Gogol. Il s'intéressa également à Pierre le Grand. Et il y eut surtout Tourgueniev dont il proposa en 1866 une traduction d'*Apparitions* aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Deux ans donc après sa publication en 1864 dans la revue des frères Dostoïevski. Conquis par cette nouvelle fantastique, Prosper Mérimée écrivit à Tourgueniev le 2 juin 1865 que « c'est de la prose à 1fr.50, dans un temps où l'on n'en fait qu'à 75 centimes en s'appliquant, et vous avez le bonheur de disposer d'une langue merveilleuse, supérieure à tous nos patois occidentaux ». Quand Prosper Mérimée conçut *Lokis*, une nouvelle qui a pour cadre la Lituanie, encore intégrée à l'époque à l'empire russe, il consulta Tourgueniev : « Je cherche un titre. [...] Mais ce que j'aimerais mieux, c'est un mot lithuanien signifiant ours » (9

octobre 1868). Et Tourgueniev lui proposa *Lokis*. C'est que, comme le dit le professeur à la fin de la nouvelle de Prosper Mérimée : « On appelle lokis en lituanien l'animal que [...] les Latins [ont nommé] *ursus* et les Allemands *bär*. »



Prosper Mérimée (1803-1870)

Boris Pasternak et Marina Tsvetaeva

Marina Tsvetaeva (1892-1941) et Boris Pasternak (1890-1960) ont donné à leur relation un caractère « tout à fait exceptionnel ». Et ce, écrit Michel Aucouturier, en existant « l'un pour l'autre par leur poésie, puis par leurs lettres¹ ». De leur correspondance, éditée par Éveline Amoursky et Luba Jurgenson, j'ai tout d'abord retenu que « chacun est l'Orphée de l'autre² ». Et puis, lettre après lettre, je me suis laissé emporter par le courant. C'est à « un poète de premier rang, un poète rare dont Marceline Desbordes-Valmore pourrait envier l'envol hors du féminin³ » qu'en 1922 s'adresse Pasternak. Elle, de son côté, lui déclare quelques mois plus tard : « Vous êtes le premier poète dont je crois au lendemain comme je crois au mien.⁴ » Et elle ajoute : « Vous êtes, Pasternak, en toute sincérité, mon premier poète pour la vie. Et je garantis aussi tranquillement le demain de Pasternak, que l'hier de Byron.⁵ »

Il y a de grands moments d'humanité dans ces pages quand nos poètes – n'étaient-ils pas comme tout le monde de chair et de sang ? – évoquent leur vie. C'est Pasternak qui, le 2 juillet 1925, écrit : « Ma vie est très difficile et je connais des moments de véritable désespoir. [...] Je suis peiné pour les miens, je me fais peur à moi-même et j'ai honte, car il y a quelque chose d'essentiel qui constitue l'homme vivant et où je suis, moi, profondément pitoyable et nul.⁶ » Marina Tsvetaeva, qui vit alors en Tchécoslovaquie « dans un village, avec des oies, avec des puits », réplique : « Et ne te dis pas : la campagne, l'idylle. [...] Le jour : je fais à manger, je fais la lessive, je porte l'eau, je fais la nounou avec Gueorgui [...]. Je suis dure et aigrie. Je bous dans un chaudron à longueur de journée.⁷ » Et elle lui reproche l'idée d'abandonner l'écriture : « Que reste-t-il après ? À se jeter du haut d'un pont dans la Moskova ? Hé oui, avec les vers, mon cher ami, c'est comme avec l'amour : tant qu'il ne t'a pas, lui, abandonné... Tu es désormais auprès de ta lyre – esclave.⁸ »

Sergueï Essenine, Andreï Biely, Alexandre Blok, Vladimir Maïakovski, Valeri Briousov, Ossip Mandelstam, Anna Akhmatova... Tout un monde russe ! Et il y a immanquablement le grand poète de langue allemande Rainer Maria Rilke que Marina Tsvetaeva espère un jour rencontrer et dont elle évoque le souvenir – il mourut le 30 décembre 1926 – dans son poème *Lettre de nouvel an* :

– Au revoir Rainer ! Nous ferons connaissance !
Nous nous reverrons, je ne sais ? Mais nous chanterons !
Ensemble...⁹

1. Michel Aucouturier, *Un poète dans son temps : Boris Pasternak*, Éditions des Syrtes, 2015, p. 203. 2. Marina Tsvetaeva, Boris Pasternak, *Correspondance (1922-1936)*, traduit du russe, présenté et annoté par Éveline Amoursky et Luba Jurgenson, Éditions des Syrtes, 2019. 3. *Ibid.*, p. 18. 4. *Ibid.*, p. 48. 5. *Ibid.*, p. 50. 6. *Ibid.*, p. 137-138. 7. *Ibid.*, p. 145. 8. *Ibid.*, p. 146. 9. Marina Tsvetaeva, *Grands poèmes*, édition bilingue, traduit du russe et annoté par Véronique Lossky, Éditions des Syrtes, 2018, p. 184-185.



Boris Pasternak en 1958 Photo Jerry Cooke – Marina Tsvetaeva en 1925 Photo Maximilian Volochine

« Tu es une grande artiste, diaboliquement grande, Marina !

Boris Pasternak

« Quand je dis Moscou, je dis instantanément : Pasternak. »

Marina Tsvetaeva